

Le XXI^e siècle sera-t-il symbolique ou diabolique ?¹

Dr. Pierre Coret²

En prenant ce titre, je me suis inspiré de la fameuse prédiction d'André Malraux : « le troisième millénaire sera religieux ou ne sera pas ! ».

Inutile de vous dire que, sur un tel thème, je ne pourrai qu'esquisser une trame de réflexion qu'il appartiendra à chacun de remailler selon son propre canevas. Il nous faudrait au moins une semaine de travail pour commencer à l'approfondir. Je vous propose donc de dégager avec vous quelques lignes de force autours desquels nous pourrons ensuite discuter.

Du symbolique au diabolique...

Tentons d'abord de préciser le sens du mot symbolique et du mot diabolique.

Le mot symbolique vient du grec « sum-bolein » qui veut dire mot à mot : « ensemble-jeter ». Cela renvoie à l'idée de sous ensembles apparemment déliés, mais qui, une fois mis en liens, permettent d'accéder à un sens qui dépasse le signifiant de chaque sous ensemble.

Le terme « symbole » trouve son origine dans certaines pratiques traditionnelles où, entre deux tribus, il était de coutume de couper une statuette en deux morceaux et d'en confier chaque morceau à chacune des tribus en signe d'alliance. Ainsi, quand deux guerriers de tribus différentes se rencontraient dans la jungle, le fait de pouvoir réunir les deux morceaux d'une même statuette leur permettait de savoir qu'ils avaient à faire à un ami. C'est à partir de là que la fonction symbolique a commencé à se mettre en place : à partir d'un support réel, dans le cas présent les deux moitiés de statue, pouvait se communiquer dans l'instant une notion tout à fait abstraite. Ce qui est signifié par la réunion de ces deux moitiés de statues c'est la notion d'alliance, et la notion d'alliance est bien sûr totalement abstraite.

Il s'agit donc, grâce au symbole, de représenter quelque chose qui est de l'ordre de l'invisible, de l'irreprésentable, qui dépasse le concret et qui va, au cours des millénaires, permettre à l'homme non seulement de communiquer, mais aussi de se différencier de la mère nature d'où il est issu pour l'assujettir à son pouvoir. Vous savez bien que notre façon de tenter de nous faire passer les uns aux autres des informations sur ce qui en nous ne peut pas se représenter fait appel à la fonction symbolique, même si, en soi, le mot ne peut pas être considéré comme un symbole. Pour vous donner un exemple : la poésie tente de nous faire saisir quelque chose d'un irreprésentable, d'un indicible : elle est un pur langage symbolique qui peut être extrêmement riche. Par contre, quand vous déchiffrez la notice de démontage de votre ordinateur ou de votre lave vaisselle, les mots employés n'ont aucune valeur symbolique et ne font référence qu'au réel. On ne peut donc pas dire du mot qu'il est systématiquement chargé de symbole.

Si l'on considère maintenant le mot « diabolique », on s'aperçoit qu'il s'oppose exactement au mot symbolique. Dans le mot symbolique, le « sym » veut dire « ensemble » et renvoie à la notion de réunification ou d'harmonisation. Diamétralement opposé au « sym », vous avez le préfix « dia » qui renvoie, étymologiquement, à la notion de séparation, d'éloignement.

¹ Retranscription de la conférence du Docteur Pierre Coret donnée le vendredi 15 décembre 2000 à Paris.

² Psychiatre-homéopathe, certifié en psychiatrie infanto-juvénile; psychothérapeute didacticien et formateur. Co-fondateur et ancien directeur de l'Ecole de Formations en Psychologies SAVOIR PSY, Paris.

Je souhaite que ce soir, dans ma façon d'employer le terme diabolique, vous l'entendiez bien dans son sens étymologique et non pas dans la connotation ésotérique, religieuse ou autre qui peut lui être appliquée.

Vous pouvez donc comprendre que, dans toutes nos façons d'être au monde, nous sommes constamment sollicités soit vers du symbolique, soit vers du diabolique ! Il nous appartient donc, dans notre façon d'exercer notre libre arbitre, de pouvoir identifier comment, à chaque instant, nous pouvons aller, soit dans une voie qui va nous permettre d'être de plus en plus en harmonie avec nous-mêmes, on pourrait dire d'être dans une dynamique symbolique, ou, au contraire, aller dans une voie qui nous sépare de ce qui, en nous, est de l'ordre de notre nature et de notre essence, et alors d'être dans une voie diabolique.

L'espace de notre libre arbitre...

A partir de là on peut se demander à quel espace en nous, renvoie ce choix, à partir de quel instance l'orientons- nous ? Qu'est-ce qui a besoin d'être réuni ou par rapport à quoi est-ce que nous risquons véritablement d'être séparé ? Mon hypothèse est que cet espace renvoie à quelque chose qui est totalement « à part » au sein de l'être humain, à un « à part » qui serait spécifiquement humain puisque seul l'homme est doté de la fonction symbolique et, j'irai même jusqu'à dire, de la fonction diabolique ! Or, l'expression « à part » renvoie très directement au sens du mot « sacré » qui définit un domaine interdit, inviolable et séparé de tout ce qui est de l'ordre du profane.

Tout ce qui est de l'ordre du symbolique, c'est ce qui va permettre à l'individu de se retrouver en harmonie avec cette dimension indestructible, immaculée, unique, placée en lui par la nature et qui est de l'ordre de son essence, de sa nature profonde. Et ce qui est de l'ordre de cette nature, ne renvoie pas pour moi à des notions de foi ou à des notions religieuses mais très directement à des notions biologiques. Notre patrimoine est absolument singulier ! Il n'y a pas sur cette terre et il n'est pas possible qu'il y ait deux individus qui soient exactement identiques l'un à l'autre. Et même si on dit que les jumeaux homozygotes ont le même patrimoine génétique, au moins à la naissance, on sait aussi que ce patrimoine conserve en lui la marque de tous les événements que nous avons pu vivre et qu'il est donc susceptible de se modifier à chaque instant en fonction de notre vécu et de nos orientations. Nous gardons en nous, inscrits dans notre ADN, notre histoire et nos propres choix tout au long de notre évolution, même si cette information ne connaît pas encore de preuves formelles d'un point de vue scientifique. Dans cette richesse génétique qui est la nôtre, il y a à peu près 90% d'ADN dont on ne sait pas très bien à quoi il correspond. Et ces 90%, des scientifiques américains l'ont appelée la « junk ADN » ou l'« ADN » déchet, donc on ne s'en occupe pas. Ce mouvement me semble être un petit peu rapide parce que, même si on a établi la carte du génome humain, on commence seulement à décrypter sur nos chromosomes un certain nombre d'informations qui renvoient directement à la construction de notre corps et à tous les déterminismes qui vont faire nos caractéristiques corporelles principales. Ce qui reste à découvrir est gigantesque et ce d'autant plus qu'on commence à cerner certains mécanismes qui président au vieillissement, à la reconstruction et à la transformation de notre patrimoine génétique.

C'est vrai qu'il est difficile, par exemple, d'imaginer que puisse s'y inscrire non seulement notre propre histoire, mais aussi toute l'histoire de notre lignée et pourquoi pas toute l'histoire de l'humanité. Pourtant, le travail trans-générationnel que l'on peut faire dans certains cas tendrait à en apporter des preuves. De même, le travail sur les grands symboles qui, avec les

archétypes, organisent la construction de notre psyché. Ils peuvent quelquefois resurgir à l'impromptu chez un individu alors même qu'on peut penser qu'en aucun cas il n'a pu être en contact avec ces symboles-là. Je pense par exemple à des dessins de schizophrènes ou de gens qui sont directement en contact direct avec le collectif, avec l'indifférenciation primordiale d'où nous sommes tous issus.

Dans de telles conditions, on peut concevoir que des jumeaux homozygotes, même si à la base ils ont un stock chromosomique identique, vont forcément se confronter à des expériences différentes et donc imprimer au niveau de leur ADN des informations différentes. Leur vécu de l'accouchement sera forcément différent et ils naîtront chacun sous un ciel différent. Et puis, chacun sera probablement investi affectivement d'une façon différente. Autant de choses qui montrent que, fondamentalement, ce noyau fondamental de nature qui constitue le fondement de notre psyché est différent pour chacun d'entre nous. Nous sommes donc tous des individus absolument uniques.

Petite rétrospective phylogénétique

Rappelons-nous que la première unité cellulaire a vu le jour sur cette planète il y a 3 milliards et demi à 4 milliards d'années. Il a fallu tout ce temps pour que, petit à petit, la première association des quatre acides aminés qui composent l'information de base de la molécule d'ADN s'entoure d'une enveloppe qui délimite un milieu intérieur d'un milieu extérieur pour créer ainsi le premier organisme vivant sur cette planète. Il a fallu ensuite ces milliards d'années pour que ce tout petit bout du premier message, de la première information génétique se complexifie, s'enrichisse au point de donner le patrimoine de l'être humain qui est considéré, au niveau de tous les organismes vivants, comme étant le patrimoine le plus riche et le plus complexe. Même si, rassurez-vous, nous partageons un grand nombre de similitudes avec les grands singes : 98 % de leur patrimoine génétique est identique au notre, de même que plus de 60 % de celui de nombreux végétaux. Cela veut dire que tous les organismes complexes et élaborés ont un patrimoine héréditaire très proche du notre et que tous les organismes vivants participent d'une même organisation fondamentale qui est la double hélice de l'ADN.

On peut dire de ce patrimoine qu'il est le fondement de notre soi biologique, le support concret de ce noyau irréductible qui marque notre singularité va faire de nous un être unique et irremplaçable. Comme l'affirmait le psychanalyste jungien Elie Humbert, le « Soi » du nouveau né, c'est son corps ! Dans son innocence première, rien encore ne lui a été imposé d'un choix ou d'une orientation consciente qui puisse, à mon sens, s'inscrire génétiquement. La voie vers son individualisation, puis, vers son individuation est encore longue. Or, il me semble que nous avons trop souvent oublié en nous, refoulé, remis très loin dans notre inconscient cette flamme indestructible commune à tous les organismes vivants qui ne pensent qu'à une chose aussitôt qu'ils ont vu le jour : préserver leur survie ! En tant que mammifère humain, ce qui nous distingue de tous les autres mammifères, c'est notre capacité à nous souvenir et, en particulier, nous souvenir de ce grand mystère de nos origines. D'ailleurs, en hébreu, le mot « mâle » veut dire : « celui qui se souvient ». Faire œuvre mâle, que l'on soit fille ou garçon, c'est donc se souvenir !

C'est ce qui donne à l'être humain une place unique au sein du vivant.

Or, se souvenir, ce n'est pas seulement intégrer un certain nombre d'informations pour favoriser sa survie comme peuvent le faire les animaux. C'est aussi développer cette capacité de se distancier par rapport aux objets du monde extérieur pour ensuite se les représenter.

C'est alors que nous incombe la responsabilité de nos choix dans la manipulation du monde extérieur puisqu'il nous est possible de différer la satisfaction immédiate de nos besoins, désirs ou pulsions. Nous sommes là dans l'un des aspects de la fonction symbolique qui n'implique aucune forme d'appréciation quant à la qualité des choix à faire : elle médiatise l'énergie pulsionnelle pour nous placer face à notre responsabilité de choisir et, en ce sens, elle sert aussi bien la voie du symbolique que la voie du diabolique. C'est là que, pour ma part, je différencie « la fonction symbolique » de « la voie du symbolique » puisque dans ce dernier sens je me réfère au sens étymologique du terme. Si la fonction symbolique est une fonction de représentation, la voie du symbolique apparaît alors comme la résultante d'un choix qui conduit à la réunification de ce qui est désuni. C'est une voie d'unité par rapport à la dualité, une voie qui engage l'être dans ce que Jung a appelé le processus d'individuation : ne plus être divisé, c'est bien être unifié ! Nous sommes alors dans la prévalence de l'être sur l'avoir ! C'est une voie difficile, car elle suppose un retour sur l'intime de soi, une interrogation sur le sens de chacun de nos choix pour rester dans le respect de cet espace immaculé, de cette dimension du sacré qui nous fonde dans notre humanité.

La voie diabolique, par contre, c'est celle qui nous sépare de ce qui nous fonde dans notre essence, dans notre singularité, dans nos particularités propres ; c'est celle qui creuse le fossé entre le vécu du monde intérieur et ce qui est exprimé en direction du monde extérieur. C'est la voie de la prévalence de l'avoir sur l'être. C'est une voie de facilité qui favorise la satisfaction immédiate de toute pulsion et considère l'autre comme un objet à posséder et non comme un sujet à aimer ! C'est ce qui fait de nous des êtres coupés, des êtres séparés de ce que j'ai appelé tout à l'heure notre essence ou notre nature profonde.

La destinée de l'homme : devoir faire face à la responsabilité de ses choix !

Ces préliminaires étant posé, je vais tenter une esquisse qui ne pourra être que bien sommaire de l'évaluation du positionnement actuel de notre groupe humain dans les principaux domaines où s'exerce notre responsabilité. Il s'agit d'essayer de saisir, là où nous en sommes de notre évolution, si nous nous dirigeons plutôt vers une dimension de choix qui serait plus de l'ordre du diabolique ou plus de l'ordre du symbolique.

Nous payons très cher le fait d'échapper au déterminisme instinctuel puisque la fonction symbolique nous condamne à être dans cette position extrêmement difficile et angoissante de devoir constamment faire des choix. Et dans chacun de nos actes, nous avons le choix entre la voie du symbolique et la voie du diabolique. Et pour faire ces choix, il faut d'abord en avoir conscience et pouvoir identifier ce qui, en nous, nous amène à avoir une propension dans certaines circonstances à aller plus vers du diabolique ou à aller plus vers du symbolique.

Notre rapport à la nature...

Le premier domaine dont je voudrais évoquer, c'est celui de notre rapport à la nature environnante. Il me semble en effet que nous sommes dans un tournant critique de l'évolution de notre planète.

Je crains que les années à venir ne constituent des moments de crise particulièrement importants. Soit, nous allons prendre un chemin qui va peut être aller, et c'est mon plus grand espoir, vers quelque chose qui va être de l'ordre de la vie, en tous les cas d'un minimum d'harmonie entre les hommes et leur environnement, soit, si la course folle de la consommation aveugle de toutes les énergies de notre terre continue à s'accélérer, nous

courrons à la destruction de la nature. Ce n'est pas un discours purement écologiste que je veux vous tenir sur cette tribune dédiée à la psychologie, mais je souhaite tenter de faire ressortir l'intimité du lien qui nous unit à celle que l'on qualifie comme notre mère nature et qui a peut-être beaucoup plus de rapport qu'on ne le pense avec notre vie psychique.

N'oublions pas que nous participons d'un écosystème naturel dont nous ne sommes qu'un épiphénomène. La nature habite au plus intime de nous même. En effet, savez vous que nous avons à l'intérieur de notre organisme dix fois plus de micro-organismes que nous n'avons de cellules ? On peut donc se demander, à partir de là, qui héberge qui ? Ces micro-organismes qui colonisent en particulier notre tractus digestif et bronchique, participent d'un écosystème qui appartient avant tout au monde extérieur. Ce microcosme de la nature environnante et le microcosme de notre intérieur sont complètement intriqués et nous ne pouvons survivre si l'écosystème naturel extérieur est détruit. De même, si vous tuez tous les microbes qui sont dans votre corps, vous mourez instantanément. Ce sont eux qui assurent le transport des aliments depuis les intestins vers le sang, ce sont eux qui participent pleinement aux mécanismes de l'oxygénation du sang, ce sont eux qui permettent à notre peau de garder sa douceur et d'être en bonne santé, etc. Je pense donc que c'est la nature qui nous héberge, que c'est ce microcosme environnant qui est à l'origine de notre vie comme de toute vie sur terre et non pas le contraire. Nous sommes pris dans un écosystème général et c'est au travers de son évolution que nous, nous avons pu évoluer.

Or, ce qui me semble très grave, c'est que nous sommes dans un moment où il y a un tel irrespect pour cet écosystème que l'on peut se demander si le délabrement dans lequel il se trouve ne risque pas de mettre tout simplement nos vies en péril.

On sait, par exemple, qu'à force de répandre des antibiotiques, des insecticides, des pesticides, des tonnes d'engrais et de potasse sur les cultures, on finit par épuiser la terre qui petit à petit se stérilise. En faisant parfois jusqu'à 3 récoltes par an sur un même lopin de terre, on ne permet pas à cette terre de se régénérer dans diversité et la richesse des éléments qui la compose. Les plantes qu'on réussit quand même à faire pousser dans de telles conditions sont uniquement dopées au nombre très restreint des éléments qu'on leur a déversé artificiellement dessus. Le produit fini, même s'il est de belle allure, n'en est pas moins uniformisé, puis aseptisé, ionisé, voire même aspergé de produits lustrants et de phéromones pour flatter les neurones visuels et olfactifs du consommateur. Malheureusement, en terme de bénéfice nutritionnel, le résultat est plutôt catastrophique. Au delà des apparences trompeuses, nous avons des plantes qui sont extrêmement pauvres en oligo-éléments et en vitamines. Paradoxalement, dans nos pays industrialisés où nous commençons à dénoncer la surconsommation alimentaire et le gaspillage de la nourriture, nous devons faire face de plus en plus à des états de dénutrition, y compris chez les obèses. Ce n'est pas ce que vous mangez chez Mac Do ou dans la plupart des fast food qui vous apporte ce dont vous avez besoin. Je prétends souvent, en blaguant, que si vous voulez savoir ce dont vous avez besoin comme nourriture, mangez exactement le contraire de ce que l'on vous donne dans les fast-foods et vous aurez un repas équilibré !

Tout cela pour vous pointer à quel point cet irrespect de l'écosystème terrestre risque, qu'on le veuille ou non, de retentir directement sur notre propre écosystème. Plus on maltraite la nature, et plus on se maltraite soi-même. C'est notre équilibre somatique et notre santé qui sont en jeu.

Quand on travaille régulièrement sur les liens entre le corps et l'esprit, on mesure le retentissement psychologique que peut avoir la voie diabolique dans notre rapport à la nature...

J'ai donc l'intime conviction qu'on ne peut pas travailler en tant que psychothérapeute, sans être dans le respect de cet écosystème qui constitue en chacun de nous une dimension du collectif qui a trait à notre nature profonde et qui est l'élément nourricier de ce noyau immaculé dont je vous parlais il y a un instant. Ces deux instances, indispensables l'une à l'autre, procèdent aussi bien l'une que l'autre de cet espace à part que j'ai nommé tout à l'heure comme étant de l'ordre du sacré. Elles sont toutes deux de l'ordre de l'origine : origine du « bios » et du collectif des organismes vivants et origine de chaque individu dans ce qui fonde sa singularité. La dimension d'un « soi psychologique » ne procède que d'un « soi biologique », lui même enraciné dans la biosphère de l'écosystème naturel.

On comprendra donc que plus notre écosystème est mis en danger, et plus notre équilibre psychique va lui aussi se trouver menacé. Et il arrivera un moment où, si notre corps en arrive à être dénaturé parce que nous avons dénaturé notre mère nature, eh bien on pourra toujours construire de très belles théories sur le fonctionnement du psychisme, cela ne servira plus à grand chose...

Les généticiens et les scientifiques qui travaillent sur l'évolution des organismes vivants sont tous d'accord pour affirmer de concert que toute évolution au sein de la nature tend toujours vers un enrichissement du patrimoine génétique de l'organisme en question et qu'il s'agit là du seul critère qui arbitre tout le processus de sélection naturelle. Néanmoins, ce processus ne s'accomplit qu'en fonction des impératifs de l'environnement et du processus de complexification des espèces qui a mis près de 4 milliard d'années à se construire dans un équilibre écosystémique toujours précaire, puisque chaque avancée ne peut se faire qu'à l'occasion de la déstabilisation de l'ensemble du système. Or, cette déstabilisation s'est toujours opérée au sein d'une évolution apparemment chaotique, mais pourtant ordonnée, de toutes les forces de la nature (c'est la fameuse organisation du chaos dont des auteurs aussi fameux que Rupert Sheldrake ont parlé). Aujourd'hui, et c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité, ce n'est plus « la main de Dieu » qui prévaut aux destinées de ces forces organisatrices du chaos, mais la main de l'homme ! En perçant les mystères du génome, il est parvenu à créer des organismes génétiquement modifiés. En s'autorisant à toucher à un processus d'enrichissement qui s'est fait au travers d'un équilibre dynamique qui a mis 4 milliards d'années à se construire, il prend le risque d'opérer un déséquilibre qui pourrait mettre en péril l'ensemble de l'écosystème en quelques dizaines d'années.

Bien sûr, on peut comprendre qu'il puisse s'agir, par ailleurs, d'une avancée fantastique : pouvoir contrôler le plus intime de ce qui organise le vivant permettra que bien des maladies et bien des souffrances puissent être évitées. Néanmoins, dans le domaine de l'agriculture, quand on a pour seul objectif un profit quantitatif à court terme, il me semble diabolique d'introduire dans des plantes des modifications génétiques qui peuvent mettre danger l'équilibre écosystémique de notre mère nature. On frémit encore plus de crainte quand on sait que, systématiquement, le gène qui permet la reconnaissance de l'organisme modifié code pour la résistance à un antibiotique. L'ensemble du vivant pourra un jour présenter cette résistance qui peut être la porte d'entrée à bien d'autres résistances. Il n'est donc pas étonnant que dans les hôpitaux, il y ait aujourd'hui de plus en plus de germes qui soient résistants à tous les antibiotiques existants.

On peut se demander en quoi un tel tableau est en relation avec nos préoccupations de psychothérapeutes ? Chacun, plus ou moins confusément, perçoit le danger qu'il y a à manipuler ce qui est de l'ordre du plus intime de la nature. Et, au delà du danger, guidés par une sensibilité qui s'apparenterait à la fois du bon sens populaire et du sentiment religieux, bon nombre de gens sont pris d'effroi et commencent à crier à la transgression et à la dénonciation du mythe qui, aujourd'hui, se déclame sur toute les ondes comme seul porteur de vérité : le savoir « scientifique » !

Or, ce qui est de l'ordre de la simple logique et de la constatation journalière (même si la science n'en a pas encore apporté officiellement la preuve formelle par la méthode expérimentale), c'est que le bouleversement de l'écosystème naturel provoque un bouleversement de notre propre écosystème intestinal qui retentit immédiatement sur notre système immunitaire qui a son Q.G. au niveau des plaques de Peyer de notre colon. Comme vous le savez peut-être, ce sont les lymphocytes de ce système qui sont non seulement porteurs de notre identité biologique, mais qui, au travers de cette fonction, gèrent entièrement notre relation au monde et toutes les émotions qui en découlent. De plus, ces lymphocytes, qui sont probablement les cellules les plus « intelligentes » de notre corps, sont en relation directe avec plusieurs systèmes :

- le système endocrinien qui permet de conserver l'homéostasie de notre fonctionnement physiologique,
- le système nerveux autonome qui gère notre réactivité « instinctive » à toutes les sollicitations du monde extérieur,
- le système nerveux central qui enregistre toutes les données de l'expérience pour permettre par la suite un comportement aussi adapté que possible.

On comprend alors qu'en touchant au plus intime de la nature, on touche aussi au plus intime de notre nature ce qui retentit forcément, et on ne peut savoir dans quel sens, sur notre comportement et notre propre qualité d'être au monde.

Après avoir brossé un tableau aussi pessimiste des méfaits de l'homme sur la nature, je voudrais quand même dire un mot de ce qui peut être de l'ordre d'une voie symbolique porteuse d'un peu plus d'harmonie dans notre rapport à notre environnement.

Bien sûr, il y a des gens qui, épris d'écologie et de respect de la nature, savent faire renaître une terre. Certains, par exemple, sont capables de travailler au niveau de la terre comme les acuponcteurs travaillent au niveau du corps humain : notre planète peut être considérée dans son ensemble comme un organisme vivant et je ne suis pas le seul à penser qu'elle présente de sérieux signes de souffrance. Tout comme notre corps est parcouru de méridiens qui sont comme les vecteurs de tous les courants énergétiques qui maintiennent notre tonus énergétique, il en est de même pour la terre qui est parcourue de courants telluriques et maintenue dans un équilibre électromagnétique entre ses deux pôles. Il existe donc des géobiologistes qui ont mis au point une forme « d'acupuncture de la terre » et ont pu ainsi traiter des espaces pollués ou dénaturés en mettant des pierres ou des cristaux aux formes et propriétés particulières en un certain nombre de points précis...

Autrefois les gens s'intéressaient beaucoup à cette dynamique énergétique qui parcourait la terre : Hartmann a été un pionnier dans la mise en forme de ce savoir populaire. Vous savez tous que les grandes cathédrales, par exemple, ont été construites sur des nœuds telluriques particulièrement forts et importants qui étaient comme des points qui harmonisaient en

quelque sorte l'énergie de la terre et la stabilisaient. Il est donc possible de sentir ces courants telluriques, de les capter, les orienter, les énergétiser, tout comme avec des aiguilles on est capable d'énergétiser un corps et de permettre à l'énergie de mieux circuler. Donc, vous voyez que cette terre, il est possible d'en prendre soin de façon naturelle et de la régénérer.

J'ai aussi des amis qui travaillent selon les méthodes de l'agriculture biodynamique issue de l'enseignement de Rudolf Steiner. Si, en parallèle, la lutte contre la pollution a pu être menée à bien, cela a permis à certaines régions de se régénérer complètement : les rivières retrouvent leurs poissons, les oiseaux se remettent à pulluler, la flore et la faune retrouvent un merveilleux équilibre. Si on prend soin de cette terre, si on est capable de l'écouter et de se mettre en harmonie avec elle, elle peut aussi produire et nous donner tout ce dont nous avons besoin.

Il y a aussi des vignerons qui travaillent dans le même esprit. Certains traitent leur vigne par hélicoptère avec des produits homéopathiques et ils obtiennent d'excellents résultats. Il faut le voir pour le croire ! Les plantes réagissent très bien aux dilutions infinitésimales. Quand on donne un produit homéopathique, on donne une information énergétique. Si un humain est capable de réagir à cette information énergétique, je ne vois pas pourquoi une plante ne réagirait pas de la même façon à une telle information ! Il devient grotesque de prétendre que l'homéopathie est uniquement une médecine de placebos alors qu'il y a des ingénieurs agronomes qui l'utilisent pour soigner des champs et pour faire pousser des végétaux. Où est l'effet placebo quand on soigne une vigne ou quand on soigne des champs de maïs ?

Certains animaux du zoo de Vincennes de même qu'un bon nombre de chevaux de course sont traités par un vétérinaire homéopathe que je connais bien et qui a dernièrement sorti un bouquin sur la question (il s'agit du Dr Jacqueline Pecker). C'est quelqu'un de très sympathique et l'expérience a montré que les chevaux qui étaient traités par homéopathie réagissaient mieux que les chevaux qui étaient sous antibiotiques. Cela se sait et, en même temps, beaucoup de gens préfèrent ne pas prendre le moindre risque. On fait la même chose avec les humains en donnant des antibiotiques au moindre refroidissement. A la fois on fait marcher l'industrie et on est couvert par rapport à un éventuel risque de complications en un temps record. Peu importe les conséquences à long terme sur le terrain ! Par contre, faire un diagnostic homéopathique et trouver le simillimum, cela demande du temps et beaucoup d'expérience avant d'être à peu près sûr de résultat. Alors pourquoi tant de travail quand il suffit de balancer des antibiotiques à toute une écurie ? Il suffit de trente secondes pour écrire l'ordonnance, ça ne demande pas beaucoup de cogitations et pas beaucoup de sens de l'observation.

Heureusement, tous les vétérinaires ne sont pas construits sur ce même modèle et certains ont appris à réfléchir sur le long terme !

Tout cela pour tenter de vous montrer qu'il y a beaucoup des gens qui sont dans cette voie du symbolique. Même si leur quête est bien souvent le fruit d'une démarche individuelle, souvent mal perçue par les lobbies en place, ils sont néanmoins dans une véritable recherche pour permettre à l'homme d'être en harmonie avec la nature. C'est pour moi la source d'un grand espoir !

Vous comprendrez aisément l'incidence d'une telle démarche sur la vie psychique. L'être humain n'existe, au sens étymologique du terme qu'au travers de sa propre capacité à être en

contact avec son environnement. Plus il est dans une dimension de respect et de valorisation de cet environnement et plus il se respecte et se valorise lui-même !

Notre rapport à la maladie ...

Après avoir abordé notre rapport à l'environnement, je vous propose d'aborder notre rapport à nous-mêmes, en particulier quand une déstabilisation de notre propre écosystème s'exprime sous la forme d'une maladie infectieuse. Nous tenterons de cerner, au regard de deux grades épidémies d'aujourd'hui, le SIDA et la maladie de la vache folle, quelle peut être la place et le sens de ces maladies dans l'évolution de notre humanité.

On sait aujourd'hui que, dans notre génome, se sont inscrits à peu près 300 virus qui ont participé bien sûr à tout ce mouvement de sélection naturelle, d'enrichissement et d'adaptation de l'homme à son milieu. C'est parce que de nouvelles informations, vectorisées par ces virus, ont pu être intégrées à l'intérieur même de leur patrimoine génétique que certains individus, dans une situation de haut risque de contamination, ont réussi à survivre alors que d'autres ont échoué. On pourrait dire que chaque épidémie, au long de notre histoire, correspond à un moment de crise, à un moment de transformation de la population en question. La crise provoquée par tel ou tel virus ou bactérie va forcément faire évoluer et faire se transformer la population atteinte pour lui permettre une meilleure adaptation à son environnement, même si le prix à payer peut sembler aussi injuste qu'élevé. Je ne veux pas me faire ici le chantre d'un eugénisme que je dénonce puisqu'il me semble juste d'utiliser tous les moyens à notre disposition pour lutter contre ce genre de fléau. Néanmoins, il me semble vain de se raidir uniquement une position de lutte toute puissante qui viserait à anéantir ces forces de la nature que nous avons réveillées, puisque, d'une part, elles habitent au plus intime de nous ou de la nature, et d'autre part, nous savons qu'à plus ou moins longue échéance, elles auront toujours raison de nous. Il me semble plus judicieux de lutter avec elles que contre elles. J'entends par là, la nécessité d'accepter une confrontation à ces forces pour leur donner sens et permettre un rééquilibrage de nos modalités relationnelles avec notre environnement.

Vous savez qu'avant que l'homme sapiens-sapiens prenne sa place sur cette terre il y a eu différentes lignées d'hominidés qui ont disparu. La lignée de l'homme de Neandertal a disparu et si l'ADN humain ne peut pas intégrer à certains moments certaines informations venant justement du plus profond de la nature, il ne peut plus continuer à s'adapter au milieu environnant et il ne peut pas survivre.

C'est vrai que cela nous amène à nous poser des questions sur les conditions de survie d'une lignée, car se font jour à l'heure actuelle des formes d'épidémies tout à fait inédites qui me semblent intéressantes à interroger dans leur dimension de sens. Je ne vais pas reprendre avec vous les histoires des grandes épidémies et du sens qu'elles pouvaient revêtir par rapport au contexte social dans lequel elles sont survenues. Sachez néanmoins que l'on peut considérer une population comme un organisme en lui-même et que la maladie d'une population, l'épidémie, a symboliquement autant de signification par rapport à l'évolution de cette population que la maladie d'un individu à un certain moment de son évolution.

Toute maladie a une dimension symbolique, même si elle apparaît au premier degré comme diablement dangereuse ! Elle peut donc être interprétée en tant que signifiant de quelque chose qui marque une crise et qui a du sens pour l'individu : il en est de même pour le groupe humain et chaque épidémie est en quelque sorte une maladie du collectif. Ces maladies du

collectif correspondent aussi à quelque chose de l'ordre d'une crise de sens pour ce collectif et c'est le fruit de cette confrontation au sens qui permettra de faire évoluer ce collectif.

Nous allons donc nous arrêter quelques instants sur deux principales épidémies qui touchent actuellement notre population et qui constituent un défi que nous avons à relever et qui est à rechercher du côté d'un sens pour l'instant encore énigmatique, mais qui nous contraindra à réorienter un certain nombre de nos choix dans notre rapport à l'environnement et à nous même, faute de quoi l'évolution de notre humanité pourrait se trouver compromise.

Le SIDA.

Le SIDA est dû à un virus qui porte sur son enveloppe un locus très particulier qui s'appelle le CD4 et ce locus très spécifique est le même que celui que l'on va retrouver en tant que marqueur d'un lymphocyte du corps humain qui s'appelle le lymphocyte T4. Or le lymphocyte T4 est le lymphocyte le plus important de notre système immunitaire. C'est lui qui est la pierre d'angle qui va organiser toutes nos défenses, soit sur un mode de réponse humoral soit sur un mode de réponse cellulaire. Je ne vais pas rentrer dans les détails de l'immunologie, mais on peut le considérer comme le ministre de l'intérieur et le ministre des armées de notre organisme : il s'occupe de gérer nos défenses contre toutes les attaques qui nous affectent depuis l'intérieur - par exemple un cancer est une attaque intérieure - ou contre les attaques qui proviennent du monde extérieur - par exemple, toutes les infections microbiennes qui peuvent nous assaillir. Dans la mesure où ils ont un locus de surface en commun qui est comme une clef de reconnaissance mutuelle, le virus du SIDA va se comporter comme un leurre par rapport au lymphocyte T4. C'est comme s'il s'approchait de ce lymphocyte en lui disant " tu vois je suis comme toi, je suis ton frère, je suis de la même famille que toi". Et le lymphocyte T4 de lui ouvrir sa porte !

Pourtant, ce T4, non content d'être le chef de la police et des armées, est aussi le support de notre identité biologique. En effet, notre identité biologique se fonde sur un ensemble très complexe d'antigènes de surface que l'on appelle le système HLA (provient de l'anglais pour : « Human Lymphocyte Antigens »). Et notre système HLA, qui donne à chacune de nos cellules son identité et sa spécificité propre, est porté, dans son expression la plus complète, par le lymphocyte T4. Ce T4, porteur de notre identité biologique, se trouve donc mis en danger par un tout petit leurre de rien, mais qui déteint la clef pour pénétrer en son intérieur . Là, il va pouvoir utiliser le matériel génétique du lymphocyte T4 pour se multiplier et l'épuiser jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est ce qui fait qu'un jour, on peut constater une baisse des T4 chez les personnes infectées par ce virus. Si cette baisse se poursuit, elle amènera petit à petit à une immuno-dépression grave. On peut considérer alors qu'on ne meurt jamais directement de l'attaque du virus, on meurt de toutes les maladies opportunistes qui vont profiter de la baisse de nos défenses pour proliférer.

Au delà de ces quelques considérations d'ordre médicales, on peut aussi se poser la question du sens que peut avoir le fait qu'un groupe humain se retrouve petit à petit privé de la cellule qui signe l'identité biologique de chacun de ses membres. C'est cette signature des T4 qui permet de discriminer entre le soi biologique et le non soi. C'est elle qui fonde notre singularité et donc qui constitue donc le support « matériel » de notre âme ! Et on peut se demander : quel sens cela peut-il avoir aujourd'hui qu'un tel virus émerge tout à coup d'un écosystème d'où il était jusque là absent ? Quel est donc le message de la nature qui, dans son lien écosystémique avec les mammifères humains introduit tout à coup un nouveau virus qui

vient nous solliciter par rapport au support biologique de notre identité et qui, en le détruisant, nous replonge dans l'indifférenciation et dans la mort ?

Si nous réfléchissons à la problématique de la plupart de nos patients, qu'est-ce qui fait crise aujourd'hui dans ce monde en pleine transformation, sinon, bien souvent, des problèmes identitaires ?

« Qui suis-je ? Quelle est ma place ? Quel rôle ai-je à jouer dans cette vie ? À quoi puis-je me rattacher pour donner sens à ma vie ? Qui me reconnaît dans une identité, une place que je puisse revendiquer comme mienne au sein de cette société ? » Les problèmes identitaires sont le pain quotidien du psychothérapeute.

Combien sont-ils tous ceux qui ne se sentent pas reconnus ou ne se reconnaissent même pas dans une place ou dans une identité ? Est-ce par hasard que ce virus-là, justement, s'en soit pris d'abord à des populations où les problèmes d'identité sont particulièrement aigus ? Prenons l'exemple des populations de toxicomanes : si l'on cherche à échapper à la réalité avec des drogues, c'est bien parce qu'on n'est pas fondé dans une identité. On cherche le nirvana par des moyens tout à fait artificiels parce qu'en soi-même, on n'est pas animé une dynamique qui permette de mettre son énergie vitale au service du sens de sa propre vie.

De même dans les populations homosexuelles qui ont été les premières à être extrêmement contaminées par ce virus: on retrouve là aussi énormément de problèmes identitaires, ne serait-ce que celui de l'identité sexuelle. Pour les Africains, le problème me semble beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Comme le disait avec beaucoup de force le Président d'Afrique du Sud : « le problème du SIDA n'est-il pas plutôt celui du sous-développement et de la misère ? » Au delà de cette question que je ne puis développer dans le cadre de cette conférence, on doit bien constater que là-bas aussi les problèmes identitaires sont énormes. Beaucoup sont écartelés entre le système tribal qui fonde l'identité des sociétés traditionnelles africaines et puis le modèle occidental de la société de consommation ; écartelés entre ce que dit le sorcier et ce que raconte le scientifique à la télévision. Il y a de quoi y perdre tous ses repères identitaires ! Tous les pays qui sont dans ces crises d'identité terrifiantes, dans ces doubles discours et ces doubles liens irréductibles (au sens de « diablo », le double) sont, comme par hasard , ceux où l'on retrouve le plus de SIDA.

Au delà de ces considérations, il ne faudrait surtout pas faire l'amalgame entre problèmes identitaires et risque de SIDA. En effet, l'épidémie a largement explosé au delà des frontières des populations que je viens de décrire et je suis convaincu que ce message de la nature nous concerne tous puisque nous faisons tous parti du même écosystème. Les personnes qui sont porteuses du virus du SIDA sont celles qui sont interpellées le plus violemment par ce défi du sens à donner à ce message et ce, bien au delà d'elles-mêmes, puisque c'est tout le collectif des humains qui est concerné. Les enjeux et l'issue de ce défi constitue donc pour nous une source d'espoir absolument extraordinaire.

Je me souviens d'une conférence où j'ai évoqué ce thème et où plusieurs personnes ont pu dire à quel point le SIDA avait été pour elles le moyen de prendre conscience de leurs difficultés identitaires. A partir du moment où elles se sont attelées à les résoudre, elles ont pu se réinscrire dans une dynamique de sens par rapport à leurs vies et elles se sont systématiquement et profondément améliorées au niveau de leur symptomatologie. Même si la plupart d'entre elles resteront toute leur vie séropositives, elles ne présenteront aucun symptôme de SIDA. Ce qui montre bien qu'à partir du moment où l'on est fondé dans quelque

chose d'une dynamique de sens qui rejoint la dimension du symbolique qu'on va mettre dans sa vie, il y a véritablement une possibilité de se régénérer et de considérer ce virus comme une sorte de signal d'alarme par rapport à toute déviance au long d'un chemin d'accomplissement identitaire. Ce signal d'alarme vaut aussi pour notre société toute entière. Si nous nous refusons à entendre ce message, j'ai bien peur que l'épidémie connaisse des proportions gravissimes. Bien sûr, les tri thérapies, quadri thérapies etc. se développent et permettent de redonner une chance, mais il me semble que ce n'est qu'un sursis. Pour ceux qui ne sont pas dans une dynamique de sens, je crains qu'il n'arrive toujours un moment où, malheureusement, le virus reprend le dessus du fait de sa capacité à muter et à développer des résistances. Si aujourd'hui le taux de mortalité par le SIDA s'est remis à augmenter de façon relativement importante, c'est que beaucoup de gens ont épuisé toutes les ressources des tri thérapies et, faute d'avoir pu réellement se mettre dans cette dynamique, il y a quelque chose qui, en eux, s'est cassé et les a amenés à déclarer la maladie.

Je suis néanmoins persuadé que, même au travers de la maladie et même au travers du fait d'aller vers la mort, il y a quelque chose qui à chaque instant est donné à l'homme qui lui permet de redonner un sens à sa vie, de retrouver le contact avec cette dimension sacrée de lui-même qu'est son fondement identitaire.

La maladie de Creutzfeld- Jacob (je rappelle pour l'anecdote que Creutzfeld veut dire champ de croix), encore appelée E.S.B. (pour Encéphalite Spongiforme Bovine) ou maladie de la vache folle.

Vous remarquerez tout de suite que l'on ne parle que des vaches folles. On ne parle pas des taureaux fous, des bœufs fous, des veaux fous etc. On ne parle que de la vache et ce n'est pas par hasard, parce que dans beaucoup de sociétés traditionnelles, la vache est un animal sacré. On retrouve une richesse symbolique extraordinaire autour de la figure de la vache et Dieu sait si la figure d'une vache peut être très intéressante dans un rêve. Mais voilà que cette vache sacrée qui hante notre inconscient, eh bien, elle devient folle pendant que son veau dort !!! Or, quel est le poison de notre civilisation sinon cette course vers toujours plus de profit, cette adoration du veau d'or ?

Mais, revenons à cette vache, atteinte par une molécule protéique qui n'est pas un organisme vivant et qu'on appelle le prion (on détruit le sacré et nous revoilà avec le « prions ! »). Le mot en lui-même véhicule d'extraordinaires messages ! Mais comment lutter contre une protéine « morte » ?

Devant une telle maladie, il ne nous reste plus qu'à prier...A partir du moment où elle s'est déclarée, nous n'avons à ce jour, aucun moyen reconnu de lutte. Puisque ce n'est pas un organisme vivant, on ne peut pas le tuer ce prion qui a pourtant une particularité importante. Il faut savoir en effet que, dans la nature, toutes les molécules des êtres vivants sont lévogyres. Cela veut dire que, dans l'espace, les radicaux qui la composent s'orientent vers la gauche. Or, nous avons à l'état normal de grandes quantités de cette molécule lévogyre dans notre cerveau . Prions pour qu'elle demeure lévogyre parce que le prion pathologique qui semble être à l'origine de la maladie de la vache folle est, lui, dextrogyre. Cela veut dire qu'il rejoint les molécules qui ne font pas partie du règne de la matière vivante à cause simplement d'un changement d'orientation spatiale des radicaux. Comme si la molécule pouvait émettre en elle-même une sorte d'onde de forme qui allait être de proche en proche destructrice par rapport aux cellules avoisinantes. On sait aujourd'hui qu'il faut à peu près sept à quinze ans d'incubation pour que le nombre de prions dextrogyres soit suffisamment important pour

donner les premiers symptômes de la maladie. Donc, entre le moment où l'on a ingurgité de la viande contaminée et le moment où on va soi-même commencer à exprimer la maladie, il y aurait un délai de sept et quinze ans. Cela veut dire que l'épidémie ne fait que commencer. Même si les scientifiques ne veulent pas effrayer les populations, ils savent que malheureusement nous n'en sommes qu'à un début.

Là encore, comment ne pas y voir un message par rapport à notre façon de traiter la nature ? Comment ce fait-il que tous les animaux qui vont présenter ce trouble, ou en tout cas la très grande majorité d'entre eux, ont été en contact avec des formes de nourriture qui ne conviennent pas à leur espèce et, je dirais, à leur nature ? Pourquoi faire manger des protéines animales à des animaux qui, par nature, sont herbivores ? Les protéines animales sont empreintes d'une énergie très particulière, elles ont des formes très particulières et répondent forcément à des besoins très spécifiques au sein d'un écosystème qui a mis des millions d'années à se constituer.

Alors, si l'on se remet dans la perspective de l'évolution de l'humanité au sein de cet écosystème, ne peut-on pas considérer que cette maladie est comme un avertissement aux risques que l'on court quand on transgresse les lois de la nature ? Elle vient, elle aussi, nous sommer d'opérer cette juste harmonie, voire peut être cette réconciliation entre les forces d'une nature en nous qui dépasse nos possibilités de représentation et dont on sait qu'elle aura de toute façon le dernier mot, et puis cette propension à la toute puissance et au profit illimité qui habite encore tant d'humains et les amène à violer les lois les plus élémentaires de cette mère nature qui les a fait naître. En un mot, il s'agit de choisir entre la dimension du symbolique qui reconnaît sa part à l'invisible et la dimension du diabolique qui nie cette part pour mieux prendre possession de tous les éléments du réel. Dans le premier cas la nature est respectée, dans le second, elle est violée ! Dans ce dernier cas, le prix à payer est extrêmement lourd pour le collectif et cette dimension du viol de la nature ne fait-elle partie de la part collective de notre ombre sur laquelle il serait temps de se pencher ? Nous rejoignons là encore une dimension de la psyché qu'un psychothérapeute ne peut pas ignorer aujourd'hui !

De l'importance du soin à apporter à nous-mêmes et à notre flore intérieure...

Si l'homme est omnivore, il se doit aussi de faire attention à son alimentation et plus largement, à tout ce qu'il place dans son monde intérieur. Faire œuvre de discernement entre les produits naturels, les produits dénaturés et les produits contre nature n'est pas chose facile ! Heureusement, de plus en plus de gens aujourd'hui mesure l'importance de ce qu'ils ingurgitent ou ne doivent pas ingurgiter s'ils veulent rester en bonne santé. Cette prise de conscience là me semble très porteuse de sens et très importante si un individu veut pouvoir se maintenir sainement dans le contexte qui est le nôtre, c'est-à-dire un contexte où les formes polluées et polluantes pour l'organisme sont extrêmement nombreuses. Et tout cela fait partie aussi d'une dynamique vers mieux être d'où on ne peut pas faire l'économie de cette réflexion sur le symbolique ou le diabolique.

Mais soyons d'abord un peu optimistes et essayons de voir la dimension positive qui est porteuse d'harmonie et d'équilibre dans les soins que l'homme d'aujourd'hui apporte à son corps. Des progrès fantastiques qui ont été faits dans le domaine de l'hygiène comme dans celui de la compréhension de presque tous les mécanismes physiologiques qui président au fonctionnement de notre organisme. Ainsi, la médecine d'aujourd'hui est capable de nous fournir des prothèses ou des greffes pour remplacer quasiment n'importe quel organe hormis

le cerveau. A ce propos, les protocoles opératoires sont prêts pour greffer une tête sur un autre corps puisque ce type d'opération a été mené avec succès sur des chimpanzés. Des avancées énormes ont été accomplies pour surmonter toutes les douleurs et la qualité des diagnostics étiologiques est tellement pointue qu'elle fait remonter quasi systématiquement l'origine de presque toutes les maladies à un problème génétique ! Je pense très sérieusement que moindre pet de travers doit avoir une inscription génétique que l'on finira bien par la retrouver un jour ou l'autre !

Si je dénonçais tout à l'heure l'antibiotique comme quelque chose qui pouvait être dangereux pour la nature, il peut aussi sauver des vies humaines. Nous le savons tous puisque bon nombre d'entre nous avons peut-être été, à un moment ou un autre, sauvés par les antibiotiques. Je connais par exemple plein de gens à qui on a enlevé l'appendice avec de bonnes raisons de le faire : si on ne les avait pas opérés, ils seraient morts, car, dans la majorité des cas, une appendicite se transforme en péritonite et la péritonite, si elle n'est pas soignée, amène directement à un pronostic mortel. Je ne veux donc pas me faire le détracteur de ces formes de soins qui sont d'une très grande richesse et aident l'humain à aller vers un mieux être. Mais ces richesses, elles se doivent d'être gérées en conscience parce que tout excès ou tout abus de ces richesses connaît toujours un revers de médaille qui peut être extrêmement négatif. Si l'antibiotique peut sauver une vie, quand on en abuse dans les proportions où nous en abusons aujourd'hui, eh bien vous savez aussi qu'il peut participer à la sélection de germes de plus en plus résistants.

Depuis ces dernières années et pour la première fois depuis la découverte des antibiotiques, les bactériologistes rencontrent de plus en plus de germes poly-résistants à tous les antibiotiques. C'est le cas par exemple de la tuberculose : il y a une nouvelle flambée épidémique de cette maladie, notamment chez les gens qui sont vaccinés par le BCG. Le pronostic est alors fatal. Je pourrai citer une multitude de germes depuis les salmonelles jusqu'aux pyocyaniques en passant par les staphylocoques dorés !

C'est ce qui fait que certains professeurs d'université, pas tellement en France mais dans d'autres pays où on est un peu plus ouvert sur les médecines alternatives, n'ont d'autres recours que de tenter l'utilisation des huiles essentielles, de l'homéopathie et d'autres médecines avec, semble-t-il, des résultats intéressants. Même si nous sommes dans une période de chasse aux sorcières par rapport à tous ceux qui essaient de faire une médecine un peu différente, on assiste néanmoins à la création de nouvelles écoles où l'on essaye de pousser plus loin la recherche, que ce soit en phytothérapie, en acuponcture ou en homéopathie. Bref, l'approche holistique de la maladie tend, malgré des conditions difficiles, à se développer et le public le sait bien puisque la demande est de plus en plus grande dans ce domaine !

Notre attitude par rapport à la mort

Je continue mon petit tour d'horizon par rapport aux grands choix existentiels auxquels l'homme se doit de faire face et je voudrais dire deux mots de l'évolution de l'attitude de l'homme par rapport à la mort.

Avant l'arrivée du scientisme en tant que religion dépositaire d'un savoir tout puissant, la mort faisait partie de ces événements naturels qui scandaient la vie de la communauté et tout l'environnement y participait. Jusqu'au 18^e siècle, elle pouvait être tellement banalisée qu'on

n'y prêtait qu'une attention très circonstanciée. Il faut savoir par exemple que dans les hôpitaux généraux ou les maisons d'accueil qui accueillaient les bébés abandonnés, les registres tendent à prouver qu'un bébé avait seulement une chance sur dix d'atteindre l'âge de dix ans, c'est-à-dire qu'il y avait 90% de mortalité avant l'âge de 10 ans. Dans les familles bourgeoises des villes, le premier né, surtout si c'était un garçon, était élevé au sein de sa famille, mais tous les autres étaient envoyés en nourrice à la campagne. On sait que la mortalité chez ces nourrices était autour de 75 à 80%. Montaigne lui-même était incapable de se souvenir du nombre d'enfants qu'il avait eu parce que nombre d'entre eux étaient morts en bas âge. Le bébé était pris en charge par le collectif et confié aux soins des nourrices ou des grands-parents. Cela ne faisait pas partie des traditions d'alors d'investir affectivement l'enfant.

Cet investissement affectif massif du nouveau né par ses parents constitue une véritable révolution. Il est vrai que les progrès fantastiques de la médecine en matière de néonatalogie font que cet investissement se fait maintenant très rarement en pure perte. Il est vrai aussi que la survie du groupe étant à peu près assurée, il est possible d'investir beaucoup plus dans la survie de chaque individu.

Mais là où est le paradoxe, c'est que l'on est passé dans une position extrême inverse par rapport à la mort. Elle est quasiment vécue, en particulier par beaucoup de médecins, comme un échec de la toute puissance scientifique qui se voudrait capable de vaincre la mort (d'ailleurs les médecins sont de plus en plus souvent attaqués en justice pour n'avoir pas été capable de la vaincre...). Faute de pouvoir la vaincre, soit on la cache, soit la médecine se l'approprie : c'est ainsi qu'on maintient en survie artificielle pendant très longtemps des patients dont on sait qu'ils sont condamnés. Il faut vraiment que l'électroencéphalogramme soit plat pour qu'on arrête l'acharnement thérapeutique. Cet acharnement a quelque chose, à mon sens, d'irrespectueux et d'assez « diabolique » dans la mesure où, comme le dit Elisabeth Kubler Ross : « la mort, c'est l'ultime moment de vie que nous avons à traverser ». C'est la dernière épreuve qui fait sens, et Dieu sait si c'est une épreuve extrêmement importante. Je prie le ciel qu'on me laisse vivre ma mort le jour où ce sera mon heure...

Tout cela pour insister sur l'importance d'un accompagnement à la mort respectueux et humain, qui préserve la dignité de la personne et lui permette, dans la mesure du possible, de s'ouvrir à une dynamique de sens par rapport à sa vie, mais aussi par rapport à ses proches et à sa lignée. Des efforts sont faits dans ce sens dans certains services de soins palliatifs, mais il reste encore tellement à faire... Puis, une fois que les comptes ont été réglés au mieux (ce qui, d'un point de vue psychiatrique constituerait un travail de prévention extraordinaire), vient l'heure du grand passage. Je ne vais pas épiloguer sur le fait que la plupart des gens meurent aujourd'hui dans l'anonymat d'un lit d'hôpital, mais insister plutôt l'importance symbolique du rituel de l'enterrement. Le rituel a cette fonction essentielle de donner une forme à l'irreprésentable et de tenter de contenir l'insupportable. Il ouvre à la dimension de la transcendance et permet la confrontation à l'absurde. Alors seulement, il sera possible de démarrer son deuil. En accordant une place et une importance à l'autre, c'est à soi-même qu'on accorde une place et une importance !

Nier la mort, c'est aller dans le sens de l'indifférenciation et non pas dans le sens d'une individualisation de chacun à situer à une certaine place au sein d'une lignée.

Faute de voir le groupe donner une importance à l'individu, il me semble extrêmement important et indispensable que l'individu soit investi d'une reconnaissance et d'une

importance individuelle par ses proches, au travers de l'investissement affectif individualisé dont il pourra être l'objet. Faute de quoi, la personne est confrontée à une vacuité totale de sens quant à sa place et à la possibilité pour elle de revendiquer une existence puisque personne ne désire qu'elle soit ! Son nom est personne et il y a aujourd'hui des foules de personnes... Vous comprendrez par là qu'il y a une foule de gens qui ont été diabolisés, en ce sens qu'ils n'ont pas pu se mettre en harmonie avec cette dimension intime et sacrée d'eux-mêmes à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, faute d'avoir été investi d'un quelconque désir.

Ce sur quoi je voudrais insister maintenant, c'est cette dimension de la relation de l'homme par rapport à lui-même. Et comment dans l'évolution on peut noter quelque chose qui fait qu'il advient aujourd'hui à un moment crucial, un moment crucial où effectivement il va se faire un choix entre la dimension du symbolique, donc vers une humanité qui serait porteuse de sens et la dimensions du diabolique, ce qui a mon sens risque de nous amener vers une décadence rapide et peut-être même vers une disparition de l'espèce humaine.

Des contenants symboliques de groupe aux contenants diaboliques de groupe ...

Ce qu'on peut noter, c'est que ce qui s'est mis progressivement en place depuis le XIXe siècle, c'est la disparition progressive de ce que je pourrais nommer comme étant les contenants symboliques de groupe.

Que représentent ces contenants symboliques de groupe ?

Ce sont toutes les formes de reconnaissance et d'assignation de l'individu à une place spécifique, avec un rôle spécifique qui le rend participant à part entière de la dynamique du groupe. C'est le groupe qui faisait office de contenant par rapport à la canalisation et à l'orientation des énergies de l'individu et qui contingentait la gestion de son éros. Dans ce sens là, toutes les problématiques individuelles tendaient à s'effacer pour permettre à l'individu de se coller à fond à ce qui lui était assigné d'assumer comme rôle et comme façon d'être au monde.

La forme de cet étayage social, de ce contenant là, était bien sûr constituée par les principaux organisateurs de la société qui détenaient le pouvoir, à savoir : la religion, la classe dirigeante au pouvoir, la police, l'armée et la famille, etc. L'individu ainsi contenu pouvait traverser sa vie sans avoir à trop se poser de questions puisque son avenir était tracé d'avance en fonction de son appartenance de classe, de sa place dans la fratrie et de son état de santé. Il lui suffisait de se conformer aux injonctions dont il était l'objet pour être reconnu dans une place au sein de la communauté et de participer alors au maintien de l'homéostasie de cette communauté.

Or aujourd'hui, on se doit de constater que tous ces contenants ont peu à peu disparu. Il faut bien reconnaître que leur qualité de contenance pouvait prendre des allures tellement coercitives et aliénantes que le prix à payer était disproportionné par rapport au bénéfice qu'on pouvait en espérer. Là encore, l'individu pouvait être contraint de se couper de son intime et de son identité profonde pour se trouver ainsi diabolisé dans une forme d'être au monde qui n'avait plus rien à voir avec l'authentique de lui-même.

Si les contenants symboliques traditionnels de groupe ont disparu, d'autres contenants de groupe sont-ils venus les remplacer et la contenance individuelle liée à l'investissement affectif des proches est-elle suffisante pour pallier à cette disparition ?

Pour l'adolescent qui fait ses premiers pas dans le monde, on peut se demander, quels repères le monde lui donne-t-il pour y trouver une place ? Et pour lui, que veut dire cette phrase de Malraux "le troisième millénaire sera religieux ou ne sera pas" ?

Ce terme de religion, que recouvre-t-il ? Religion au sens de se relier à l'invisible, de se relier à la dynamique du sens, de se relier à tout ce qui en soi n'apparaît pas dans le champ, à tout ce qui dépasse le réel et à tout ce qui est de l'ordre des déterminants impossibles à identifier réellement ? Par exemple, la confrontation à des contraintes existentielles telles que l'absurdité de la vie et de la mort... Pour faire face à cela, il nous faut bien constater que le groupe n'offre plus de processus initiatique crédible et cohérent. Par contre, prolifère aujourd'hui des formes de dévotion religieuse qui, loin de permettre à l'homme de tenter d'établir une reliance entre son intime et le sens de sa place dans l'univers, vont au contraire le couper de ces questions fondamentales pour le placer en situation de toute puissance. Ce sont ce que j'appelle les contenants diaboliques de groupe.

C'est ainsi que la religiosité s'exprime aujourd'hui au travers de l'adoration de l'objet.

Je commencerai par quelques exemples donnés par notre ami le Docteur Emile ROGE . Tout d'abord, l'adoration de la sphère qui prend des formes extraordinaires : elle donne lieu à des grand-messes qui sont absolument fantastiques dans ces stades qui reçoivent des centaines de milliers de personnes, avec des lumières partout. La foule est là, le souffle suspendu au moindre mouvement de cette sphère et elle est fascinée par le ballet de ses grands prêtres adoreurs qui déploient des tours de passe-passe tout à fait géniaux pour la faire pénétrer un trou, par ailleurs bien gardé.

On peut aussi évoquer l'adoration de ce qui est de l'ordre de la surface lisse, de la surface immaculée : aujourd'hui, tout le monde s'y précipite au travers de tous les sports de glisse. Aller imprimer sa trace sur cette neige immaculée ! Et là aussi, cela donne lieu à des cérémonies d'adoration extraordinaires.

Et puis, à quelle forme de célébration sommes nous constamment invité à participer sur toutes de ondes de radio ou de télévision, sur tous les murs du métro ou de notre cité ? Comment amenons-nous beaucoup de gens à finir par penser que ce qui fait sens dans la vie, c'est la possession ou la consommation de l'objet : l'objet promesse d'épanouissement intérieur, l'objet vecteur d'amour, de richesse, de bonheur... Toutes nos aspirations passent par l'aspirateur ! Et chacun récite son chapelet sous forme de : « je vous salue robot Marie », vous connaissez la chanson !

Et que ferions-nous aujourd'hui sans le portable pour communiquer, sans tous ces objets de notre quotidien, tous ces monuments des "arts ménagers" portés au statut d'objets de culte ? On n'en sort pas de cette façon de toujours être aliénés dans des formes de célébrations communes qui réduisent les aspirations, les orientations et les modalités de sens de l'humain à quelque chose d'aussi rétréci que la possession et l'adoration de l'objet. Sous prétexte d'égalité, il va falloir que l'on possède tous les mêmes choses: le même ordinateur, les mêmes habits, le même machin etc. Et l'uniformisation, c'est vraiment quelque chose de l'ordre d'une tension vers l'indifférenciation. L'indifférenciation, c'est la folie ! L'indifférenciation, c'est la mort de l'âme, c'est l'impossibilité d'advenir au processus d'individuation. On est dans un

mouvement totalement contraire à la voie symbolique ! C'est extrêmement grave et extrêmement important d'en prendre conscience.

Tout cela nous éloigne bien sûr de la dimension du sacré, de la dimension de ce qui pourrait permettre à l'individu de trouver une voie de sens. Nous sommes encore et toujours face à ce pacte diabolique bien connu : « si tu veux posséder la terre entière et bien elle sera à toi, à condition que tu te prosternes devant moi ». A condition que tu me donnes ton âme, tu pourras posséder la nature, tu pourras posséder la terre, tu pourras tout posséder, tu auras tout à tes pieds, tu pourras communiquer tes volontés partout !

Il est vrai que la vache sacrée a été remplacée par le web, c'est à dire, la toile de l'araignée. L'araignée n'a pas la même symbolique que la vache, on est dans quelque chose de très différent. Et combien de gens aujourd'hui sont complètement aliénés à ce web ?

Une fois mis à mal les contenants de groupe proposés par notre société de consommation, sur quelles ressources notre jeune adolescent d'aujourd'hui peut-il bien s'appuyer pour répondre à l'injonction qui lui est faite de se constituer lui-même le contenant symbolique nécessaire à la mise en œuvre constructive de sa propre énergie de vie ?

Comment gérer, mettre en place et organiser la reconnaissance et l'exploitation de ses talents et de ses qualités au sein d'une société qui, à priori, ne lui propose rien d'autre qu'une totale liberté de choix dans le cadre de l'organisation sus décrite ?

Le problème, c'est que pour pouvoir accéder à la capacité de faire ce type de choix, il faut déjà avoir accès à quelque chose qui est de l'ordre d'une dynamique de sens, quelque chose qui fait que l'on est en contact avec ce noyau indestructible, avec ce côté immaculé de soi-même qui est plein de potentialités, mais de potentialités non advenues au réel, non conscientisées. Pour que quelque chose advienne au réel, pour que de l'énergie soit mise dedans, il faut bien que cette dimension initiale fondatrice, fondamentale, soit reconnue et identifiée. Or, pour parvenir à se constituer une identité, l'adolescent a besoin d'un miroir qui lui renvoie une image de lui-même dans laquelle il puisse se reconnaître. Si le groupe social ne lui renvoie plus rien, qu'en est-il de la valeur de ce que le milieu familial peut lui renvoyer ?

Il faut bien reconnaître que la plupart des gens, par rapport à l'éducation qu'ils ont reçue, n'ont absolument pas pu mettre en place cette fonction symbolique qui permet à l'humain de sortir du déterminisme instinctuel, de sortir du "faire" et de la soumission aux instances qui l'entoure pour s'assumer en temps qu'"être" et se poser les vraies questions : qu'est-ce qui fait que ma vie à un sens ? Qu'est-ce qui fait que je peux rentrer dans quelque chose qui pour moi est véritablement porteur et qui me permet d'advenir petit à petit à une unité intérieure, à une sérénité et à un épanouissement ?

Vous savez que l'adolescence est une période de crise au cours de laquelle le jeune remet en question toutes les valeurs de sa famille et c'est donc une période où il est bien difficile de jouer les miroirs identitaires pour ses enfants puisqu'ils ont naturellement tendance à nous renvoyer des images inversées... La naissance au monde pour l'adolescent se fonde avant tout sur la qualité d'intégration de toutes les lois et de toutes les valeurs qui organisent le groupe et dont la fonction paternelle se doit d'être le garante au sein de la cellule familiale. Je ne vais développer ce thème qui, à lui seul pourrait faire l'objet d'une conférence, mais insister sur l'importance du lien entre la fonction paternelle et le collectif. C'est essentiellement au travers du regard du père que l'adolescent, petit à petit, peut apprivoiser le regard du collectif et

s'autoriser à penser qu'il a le droit d'y trouver une place. Mais encore faut-il que le père lui-même ait pu y trouver sa place !

Dans ce concert de propos assez pessimistes, je voudrai quand même apporter quelques notes optimistes et pleines d'espoir quant à cette tension de notre groupe vers la voie du symbolique.

On constate aujourd'hui toute une efflorescence de mouvements et d'associations qui œuvrent dans le sens d'une écoute aussi holistique que possible de la souffrance de l'être humain. Bien sûr, toute forme d'éloignement de la pensée unique fait courir le risque d'être qualifié de secte, mais on peut constater, au delà des institutions religieuses séculaires, que tous les thèmes qui ont trait à l'ouverture du champ de conscience, à la dimension du sacré ou à la quête spirituelle sont très prisés et soulèvent de plus en plus d'intérêt dans le public...

Il se fait jour aussi un véritable mouvement humaniste avec ses élans de générosité et de solidarité. Savez vous par exemple que les dons aux ONG ne cessent d'augmenter chaque année dans notre pays ? Plus de 50% des français, sans qu'on ne leur impose rien, donnent par solidarité pour un certain nombre d'associations qui viennent en aide aux pauvres et à tous ceux qui sont en difficulté de par le monde. Nos concitoyens, tout aussi râleurs et mesquins qu'ils puissent apparaître sous certains aspects, n'en sont pas moins un peuple très généreux comparativement à beaucoup d'autres peuples et la dimension de la voie symbolique apparaît encore bien vivace quand on soulève un peu le rideau de fumée de la société de consommation !

Bref retour sur les origines de notre civilisation...

On ne peut nier que cet humanisme est porteur de valeurs qui s'enracinent dans des traditions qui ont été véhiculées à l'origine par la plupart des grandes religions. Mais il y a très fréquemment un refus de s'apparenter à ces anciennes institutions qui bien trop souvent ont montré leur impuissance à être des supports de sens fiables pour les individus.

Tout se passe comme si l'homme n'avait plus besoin de Dieu ou de son Eglise pour mettre en œuvre ces principes. Ces valeurs s'humanisent, ces valeurs s'intègrent. Comme si, dans l'homme d'aujourd'hui, on pouvait retrouver « l'homme Dieu », avec dans son ombre « l'homme diable » ! Et ce diable d'homme, il s'agit d'avoir sur lui un regard différent de celui des grandes traditions. La dimension de l'homme diable, à mon sens, tient essentiellement de notre participation à quelque chose de l'ordre d'une énergie indifférenciée qui n'a pas été encore conscientisée, de quelque chose d'un inaccompli auquel nous participons tous.

C'est vrai que les textes de la genèse, quand ils sont revisités par quelqu'un comme Annick De Souzaelle prennent une toute autre signification. Il ne s'agit plus pour elle d'opposer le bien au mal, avec toutes les connotations morales que cela suppose, mais bien plutôt l'accompli à l'inaccompli, le sens au non sens, le conscient à l'inconscient. Aucun jugement moral ne peut s'immiscer alors entre ces deux termes puisque nous participons forcément des deux !

Bien sûr, cette énergie de l'inaccompli, on peut s'en servir pour piller son environnement, pour se séparer de cette dimension du sacré de soi-même ou de la nature et s'horizontaliser au lieu de se verticaliser. Parce que cette dimension là procède de quelque chose qui est de l'ordre de

l'horizontal, de quelque chose qui est de l'ordre de la nature et la nature n'a pas d'états d'âme. La nature n'est pas dans le bien où le mal : elle est, et cette énergie là : elle est et elle fait partie intégrante de nous-mêmes. Mais une fois la conscience advenue, alors nous devons faire face à la responsabilité de nos actes et il est toujours possible de choisir la voie diabolique.

C'est ainsi que je partage tout à fait les propos du psychanalyste freudien André Green qui n'est pas suspect d'un quelconque ésotérisme :

« Je demeure convaincu que le mal existe et qu'il n'est pas une défense ou une attitude de façade ou le camouflage d'une psychose. Il faut aller chercher le mal là où il sévit dans le monde extérieur. J'ai voulu montrer qu'à notre insu ou sans que nous y prêtions attention, nous étions assiégés non seulement par la violence, constat banal, mais par le mal. Des rationalisations sociologiques ou politiques peuvent proposer des explications, mais quand on met celles-ci à l'épreuve, elles ne tiennent pas. »

Ce qui veut dire aussi qu'on peut prendre conscience de cette énergie, mais que cette énergie là, on a toujours le choix à chaque instant d'en faire quelque chose de diabolique ou d'en faire quelque chose qui va tendre vers du symbolique. Devant un tel constat, comment un psychanalyste ou un psychothérapeute peut-il encore revendiquer une quelconque neutralité ?

Un autre auteur, le philosophe Luc Ferry écrit :

« Il se pourrait bien que l'humanisme, loin d'abolir la spiritualité, fusse au profit de l'éthique, nous donne au contraire accès pour la première fois dans l'histoire à une spiritualité authentique débarrassée de ses oripeaux théologiques, enracinée dans l'homme et non dans une représentation dogmatique de la divinité. »

On se dit alors qu'il suffirait peut-être de pas grand chose comme processus initiatique pour redonner un souffle à tous ces jeunes en perdition coupés des racines fondamentales de l'histoire de l'humanité qui sont à l'origine de la fonction symbolique et qui sont enracinées dans cette dimension du religieux. Rappelons que ce verbe « religere » ne renvoie pas seulement à ce qui nous relie à l'invisible, mais il veut dire aussi redire la loi. Redire la loi, ce n'est pas seulement relier, c'est aussi rappeler à l'homme qu'il se doit, pour pouvoir évoluer, d'obéir, de comprendre, d'assumer, de faire siens et d'intégrer complètement un certain nombre de préceptes qui sont tous condensés dans ces fameuses tables de la loi donc vous avez tous entendu parler et qui pourraient se résumer à ce fameux : « tu ne tueras point ». Nous sommes en effet la seule espèce de mammifères au sein de laquelle les individus peuvent s'entre tuer ou s'entre violer. Donc nous avons à chaque instant le choix entre être dans une dynamique de vie ou être dans une dynamique de mort.

Je voudrais juste terminer par deux citations. La première est une citation de Jung que je fais mienne et qui est une sorte de réponse à ce questionnement dont j'ai retracé les grandes lignes avec vous. Jung écrit :

« La vie est sens et non-sens ou elle possède sens et non-sens. J'ai l'espoir anxieux que le sens l'emportera et gagnera la bataille, l'homme ne peut pas supporter une existence dénuée de sens ».

La deuxième citation vient le Professeur Glorion, président du conseil national de l'ordre des médecins qui écrit :

« Ce siècle nouveau sera-t-il celui de l'éthique et de la spiritualité ? Ce sera indispensable pour maîtriser la recherche et le progrès. Sera-t-il celui de l'amour et du respect de l'autre nécessaires pour réconcilier les hommes ? Sera-t-il aussi celui de la tolérance et de la solidarité ? Ces interrogations sont autant de vœux que nous devons tous partager et que j'adresse à tous les médecins pour qu'ils retrouvent dans les moments difficiles que nous traversons la sérénité nécessaire à l'accomplissement de leur mission au service des malades. »

Ce sont aussi les vœux que je voudrais formuler pour chacun d'entre nous à l'orée de ce nouveau millénaire. Puisse chacun en son for intérieur, trouver le discernement et la conscience qui lui permettra, face à tous les choix du quotidien, d'inscrire sa vie dans une voie symbolique plutôt que dans une voie diabolique. Alors nous ferons du troisième millénaire un millénaire religieux !

Je vous remercie de votre attention.

Fin de la conférence.

Bibliographie

Rupert SHELDRAKE : l'âme de la nature, Ed. du Rocher, Paris 1992.
Etienne GUILLE : L'alchimie de la vie, Ed. du Rocher, Paris, 1996.